



«Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble», fouilles sentimentales

Dans leur nouveau spectacle joué au théâtre de l'Odéon, dans le cadre du Festival d'automne, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini imaginent la disparition du théâtre, dans une mise en scène dépouillée où les personnages recherchent les vestiges d'un art du passé.

C'est curieux comme un hasard de programmation permet à une institution de présenter simultanément deux spectacles aux antipodes l'un de l'autre, mais qui affrontent un même sujet ou angoisse : la disparition du théâtre devenu obsolète. Comme [le Passé](#) de [Julien Gosselin](#), également à l'Odéon, «*Avremo ancora l'occasione di ballare insieme*» (Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble), lointainement inspiré de *Ginger et Fred* de Federico Fellini, imagine l'anéantissement de cet art de la présence. Mais à la différence de Julien Gosselin, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, dont les spectateurs français ont déjà pu voir [le Ciel n'est pas une toile de fond](#), [Nous partons pour ne pas vous donner du souci](#) et [Quasi Niente](#), ne font pas usage d'exploits technologiques et multiplient au contraire, par la soustraction et dépouillement, la puissance scénique des interprètes partis à la recherche des traces évanescentes que laissent les représentations dans la mémoire.

Noyau dur et indécomposable

Trois couples d'acteurs-danseurs, supposés être de générations différentes, explorent comment, quand les spectacles ne sont plus, des gestes continuent d'habiter à leur insu leurs corps, ou ce qui reste du toucher d'un tissu, de l'odeur singulière d'un plateau. Ils se rappellent aussi de la «servante», appelée «ghost light», lumière fantôme en anglais, en ce qu'elle demeure continuellement allumée y compris lorsque les représentations sont terminées. Ce qui est convoqué n'est pas la nostalgie. Mais plutôt la recherche du noyau dur et indécomposable à partir duquel commence tout spectacle. Quel mouvement du corps inaugure un pas de danse ? Suffit-il d'un seul observateur, pour constituer une scène de théâtre ? Ces questionnements sont aussi, depuis des décennies, ceux de Peter Brook.

Une grande scène vide, avec simplement deux loges à cour et à jardin : Daria Deflorian et Antonio Tagliarini savent comme personne magnifier un plateau plongé dans l'obscurité, et le remplir grâce aux acteurs. Tout commence par une visite sur le lieu d'une catastrophe – comme à Pompéi. La guide prévient les visiteurs que tout est resté en état, que les projecteurs que l'on aperçoit sont ceux qui éclairaient le plateau, que rien n'a été touché de la mise en scène «*rudimentaire*», qui se donnait cet automne 2021 et que signaient Daria Deflorian et Antonio Tagliarini. La structure en abyme n'est pas qu'une coquetterie. Elle permet à cette guide des temps futurs de pointer avec un humour teinté de perplexité les débats qui agitent aujourd'hui le petit monde théâtral, parfois déconcerté par le retour de la bonne vieille opposition stérile entre le théâtre textocentré qu'appelleraient de leurs vœux les tutelles et les autres formes scéniques qui font du texte un élément parmi d'autres.

Petit silex retrouvé sous terre

Voici comment la guide présente quelques siècles plus tard notre époque : nous sommes face à «*l'ultime élément concret de ce que l'on a appelé le théâtre de texte, un théâtre expérimental, centré sur le sens même des mots après la longue période du regard tout-puissant. Ce fut une réaction esthétique plutôt violente. Il nous est impossible de restituer le sens des rites qui se déroulaient dans ces lieux appelés "théâtre".*» Dès lors, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini entrent dans l'intimité même des interprètes et enchâssent sur le plateau le souvenir parcellaire des spectacles vus ou joués. La structure est celle des rêves.

On ne sait plus par quel détour la voix de Marilyn s'invite sur le plateau, mais elle est bien là, ralentie et lointaine, comme surgie des tréfonds. Les couples sont sentimentaux. Certains ne peuvent plus se parler, mais oui, ils peuvent encore danser ensemble. Grâce et magie d'Antonio Tagliarini qui envahit la scène par des pirouettes de plus en plus toniques, qui se nourrissent d'elles-mêmes, sans musique, à la manière d'un numéro de claquettes de Giulietta Masina et de Marcello Mastroianni dans *Ginger et Fred*. «*Il paraît que Mastroianni était un danseur de claquettes formidable*», dit en substance l'un des interprètes. Les anecdotes sur les films font aussi partie de l'histoire du cinéma et les minuscules détails sans importance sur les spectacles sont parfois aussi instructifs qu'un petit silex retrouvé sous terre. On aurait tort de les mépriser.

par [Anne Diatkine](#), publié le 13 décembre 2021

***Avremo ancora l'occasione di ballare insieme* de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, en italien surtitré en français, à l'Odéon Berthier, à Paris, jusqu'au 18 décembre. Présenté dans le cadre du festival d'automne.**



Danser le théâtre du juste avant

Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble



Ce que l'on aime dans le travail de Daria Deflorian, c'est Daria Deflorian elle-même. Son phrasé, son corps en scène, sa capacité si singulière à transmettre une douce nostalgie, la perception persistante qu'elle fait partie de nos vies, comme une parente éloignée que l'on prend plaisir à retrouver aux fêtes familiales. Car, quel que soit le fil narratif prétexte au spectacle, c'est à chacun d'entre nous qu'elle semble se confier.

Dans ce dernier opus, exit les oscillations maniaques et dépressives, les traditionnelles logorrhées introspectives, c'est à l'art du théâtre que la troupe s'attaque. Retour à la source. Ils sont six, ou plutôt trois fois deux, une mise en abyme transgénérationnelle du couple en scène, du nous-aujourd'hui au nous-hier, des ambitions tronquées aux interrogations ontologiques du présent, des rêves juvéniles de gloire, de la tyrannie du regard renouvelée *ad libitum*. A-t-on toujours des histoires à raconter ? Des pas à danser ? Le magma des sentiments, aigreurs, vertiges, doutes, enthousiasmes boue en salle de répétition. Le public comme une masse fantomatique sans cesse appelée à briller par son silence, là, juste derrière le majestueux rideau rouge.

L'économie de moyen est une marque de fabrique des mises en scène du duo Deflorian / Tagliarini. La fragilité humaine prévaut au contreplaqué. Sur le plateau, quelques éléments archétypaux du théâtre, la servante, les plis du rideau fermé, les portants lourds de costumes. C'est cette intensité du juste-avant qu'ils tentent de dévoiler, avant les regards de la foule, avant le jugement, avant la confrontation. La salle de répétition est à la fois ce lieu protégé où l'on peut continuer à chercher, où l'on peut se tromper, où la chute physique ou morale est considérée comme une étape de travail. Les souvenirs d'une vie de spectacles (de routes, de joie, de galères, d'interrogations, de lassitude...) s'accumulent et chacun – et leurs doubles – avance et se perd dans un méandre de mots, parfois lumineux, parfois laborieux mais toujours dans le cocon rassurant de l'entre-soi.

Pourquoi danser encore ? Pourquoi s'exposer à nouveau, face au regard du public ? Ce "Ginger et Fred" revisité tient plus d'une mixture osée de Bergman et de Woody Allen que de Fellini, mais qu'importe le flacon, l'ivresse, celle des émotions que l'on ne peut accueillir que dans une salle de théâtre, affleure et nous cueille, émus d'accepter cette nouvelle danse.

Marie Sorbier, *logazette*, 17 octobre 2021

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

**Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble,
projet de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini**



Pièce d'atmosphère à l'esthétique envoûtante, *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble* lève l'hypothèse d'un monde où le spectacle ne serait plus.

Tout commence après « la catastrophe ». Un peu comme dans un film d'anticipation, anticipation d'une société où le lieu du théâtre serait devenu un vestige, une curiosité touristique, le témoignage architectural et muséifié d'un temps révolu. La période de crise sanitaire durant laquelle ce projet a grandi n'y est certainement pas pour rien. Pendant plusieurs mois, les salles, les scènes et les coulisses ont cessé de vivre, de vibrer. Avant-goût de l'effondrement final ? Tout commence avec une guide qui fait visiter à cinq touristes, par les coulisses et le plateau, les restes intacts d'un théâtre depuis longtemps déserté. Comme dans le film de Fellini dont il s'inspire, *Ginger et Fred*, dans lequel le vieillissant couple cinématographique fétiche de l'immense réalisateur italien jouait le rôle de Pippo et Amelia, deux danseurs de claquettes invités dans une émission de télévision comme les figures pittoresques d'un temps disparu, le spectacle fait ensuite revenir dans ce théâtre un couple de danseurs qui l'a jadis fréquenté. Dans une scénographie dont le minimalisme exalte la beauté – au fond les plis lourds d'un immense rideau rouge, une servante (lumière de service qu'on laisse sur un plateau) et deux portants chargés de costumes lumineux et colorés sur les côtés – défile ainsi une vie d'artistes abordée via le versant des doutes, des espoirs déçus et de son humaine normalité.

Magnifique travail visuel et sonore

Sur fond glamour et mélancolique des temps d'avant – des Marilyn Monroe, Ginger Rogers et Fred Astaire, des Marcello, Federico et Giuletta – le couple se divise en trois couples qui incarnent les différents âges de leur carrière. Les souvenirs reviennent sous formes d'échanges – souvent trop bavards – qui laissent affleurer questions existentielles, narcissismes blessés et autres peurs de la mort et du temps qui passe. Le magnifique travail visuel et sonore entrelace et superpose ces époques qui s'enfoncent indistinctement dans le magma du passé. Les références risquent de manquer pour ne pas, par endroits, se sentir largué, mais l'atmosphère – costumes élégants, sensualité raffinée, musiques d'orchestre et lumières de fin de bal – fait revenir à la surface le parfum d'un temps qui s'enfonce dans l'oubli. Celui-ci, l'actuel, disparaîtra comme les autres, ou peut-être plus tragiquement, mais qu'emportera-t-il avec lui ? Daria Deflorian et Antonio Tagliarini tentent de l'approcher : les voix, les corps, les émotions, les désirs, l'extraordinaire et banale humanité desquels depuis la nuit des temps tout spectacle naît.

Eric Demey, *La Terrasse*, 24 novembre 2021

LE TEMPS

Un rêve de music-hall avec Federico Fellini à la Comédie de Genève

A la Comédie, les Italiens Daria Deflorian et Antonio Tagliarini puisent dans le film «Ginger et Fred» la matière d'une réflexion rêveuse sur le monde de la scène. Malgré des comédiens vibrants, le charme n'opère que partiellement.

Le cinéma est bien l'avenir du théâtre. Son présent fertile, à la Comédie de Genève en tout cas. Après *Sous influence*, spectacle fragile et attachant comme un premier roman de la jeune Nina Negri qui s'inspirait d'un film de [John Cassavetes](#), après le captivant *Entre chien et loup* de Christiane Jatahy qui récrivait *Dogville* de Lars von Trier, c'est au tour des Italiens [Daria Deflorian et Antonio Tagliarini](#) de faire leur miel de *Ginger et Fred*, hommage de Federico Fellini à Ginger Rogers et à Fred Astaire. Ils signent *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble*, variations délicates, mais parfois languissantes, sur le métier de jouer.

Le clair-obscur d'un monde naufragé. Ce qu'il reste de lumière quand l'hiver s'incrute dans les visages. C'est déjà ce qui intéressait Federico Fellini quand il signait en 1986 *Ginger et Fred*. Marcello Mastroianni était Pippo, Giulietta Masina – l'épouse de Fellini – jouait Amelia. Autrefois, ils régnaient sur le music-hall et leurs claquettes étaient une mitraille féérique. Mais leur ciel endiamanté a vécu. Et ils ont à présent l'air délicieusement lunaire des revenants. Le théâtre de leur gloire est une maison désaffectée. C'est là que Daria Deflorian et Antonio Tagliarini vous attendent.

Les reliques du music-hall

Mais qui sont-ils, ces curieux qui pénètrent à l'instant dans le royaume d'Amelia et de Pippo? Des touristes, tiens, fétichistes du nœud papillon et du haut-de-forme de Fred Astaire. Ils viennent se recueillir dans cette salle dépouillée de tout sauf de ses reliques: de part et d'autre des coulisses, deux penderies se regardent avec indifférence; au fond, un rideau donne le change comme une duchesse désargentée. On dirait le décor d'une pièce de Pina Bausch, cette chorégraphe allemande qui sublimait nos impasses existentielles en gestes sidérants.

D'ailleurs, il est question d'elle, de cette ardente famélique comme Cassandra qui mariait, depuis Wuppertal, le théâtre et la danse – le fameux Tanztheater. Un acteur en parle, comme si elle allait apparaître, oui, là, sur cette chaise. Il n'y a plus de touristes désormais, mais six serveurs de la fiction, dans la grande solitude d'après les vivats et les hourras, dans le spleen qui vient toujours quand les masques tombent.

Suite d'apartés

La beauté de cette nuit transfigurée tient à cette palabre-là: un couple évoque *Ginger et Fred*, ce film qui est le totem de leur amour; une obsédée du music-hall confesse sa peur de vieillir; un séducteur mélancolique esquisse un pas, deux autres rejoignent sa pavane et c'est une fraternité de danseurs de claquettes.

Ces apartés sont les chutes d'un costume envolé. Ils sont précieux pour cette raison. Comment ne pas regretter alors que Daria Deflorian et Antonio Tagliarini n'aient pas jugé utile de glisser dans le texte la phrase informative qui présente telle ou telle figure du théâtre évoquée, l'immense Carmelo Bene par exemple, au risque de larguer le non-initié? Au Grütli récemment, l'auteur français Guillaume Poix avait ce genre d'égard – un mot par exemple pour rappeler qui était Gena Rowlands – dans son formidable *Miss None*, enquête cinématographique mise en scène par Manon Krüttli.

Gâché – un peu – par cette tendance à l'entre-soi, trop long aussi, le spectacle se démagnétise. Le temps suspendu des enfants de Fellini devient temps flou. Sur ce rivage brûle une ampoule, la fameuse servante qui reste allumée quand le théâtre dort. C'est vers elle qu'on revient quand on se sent largué.

Les Inrockuptibles

Une sélection de spectacles à ne pas manquer ce mois-ci.

Daria Deflorian et Antonio Tagliari, Rébecca Chaillon et Guillaume Barbot sont notamment au programme des spectacles conseillés en ce début du mois de décembre 2021.

***Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble*, de Daria Deflorian et Antonio Tagliari**

Avec ce spectacle librement inspiré de *Ginger et Fred* de Federico Fellini présenté du 10 au 18 décembre à Odéon-Théâtre de l'Europe, Festival d'automne à Paris, Daria Deflorian et Antonio Tagliari concluent une trilogie tournée vers le 7^e art. Trois couples sont réunis sur le plateau de *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble* : Daria Deflorian et Antonio Tagliari, entourés de Francesco Alberici, Martina Badiluzzi, Monica Demuru et Emanuele Valenti – deux performers trentenaires pétant d'énergie et deux quadra animateurs boute-en-train.

“Notre projet est avant tout, pour nous, une ballade dédiée aux artistes : leur histoire, leur masque, leur façon de se démasquer. [...] C'est donc un projet sur Marcello Mastroianni, sur Giulietta Masina, c'est un projet sur Fred Astaire et Ginger Rogers, c'est un projet sur nous. Un travail sur le coupe et un travail sur le dialogue. Le dialogue comme possibilité d'avancer ensemble, d'engendrer des actes, mêmes imaginaire.”

Un pas de deux aux infinies variations. (...)

par **fabiennearvers**
publié le 7 décembre 2021 à 11h52

AOC

Le presque rien du juste avant – sur *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble*

Pour leur nouvelle création, présentée dans le cadre du Festival d'automne, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini reviennent à l'essentiel de leur métier, au cœur de leur pratique artistique, sans fioritures. Inspirée de *Ginger et Fred* de Fellini, *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble* met en scène les tergiversations quotidiennes de trois couples avec une désarmante simplicité qui bouleverse et laisse trace dans la mémoire des spectateurs.

Daria Deflorian parcourt les scènes européennes depuis des décennies et, comme quand on l'aperçoit jouer quelques répliques dans un film italien, il suffit qu'elle entre dans le cadre pour que tous nos regards l'enveloppent affectueusement. Comment une actrice peut-elle capter ainsi nos attentions dispersées ? Car ce ne sont pas les ressorts classiques qui président à cette attraction, ni beauté surnaturelle, ni voix sensuelle, ni comique outrancier, ni tragédienne engluée dans les affres de la passion, non, elle s'autorise simplement à être elle-même sans masque ni fioriture.

Ce don, qu'elle disperse l'air de rien dans les rangées d'un théâtre, caresse chacun des spectateurs dans les parties molles : l'humidité des paupières, le cœur qui s'apaise, les organes qui, soudain laissés tranquilles par le cerveau occupé à créer du lien avec un autre être humain, sont tout à leurs fonctions premières. Il y a un effet physique de bien-être qui se déclenche dans les spectacles de Daria Deflorian qui pourtant n'ont rien d'une promenade de santé.

Dans le dernier opus de la compagnie italienne, *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble*, tout commence par la fin. Une catastrophe que l'on ne définit pas (Covid ou cataclysme écologique qu'importe !) a visiblement englouti la civilisation telle que nous la connaissons et comme des voyeurs devant « *ground zero* » une petite bande de curieux visite les loges, arpente une scène tandis que la conférencière s'excuse « il nous est impossible de reconstituer les rites qui se déroulaient dans ses lieux appelés "théâtre"... mais si vous vous rapprochez de ces ruines, vous pourrez respirer l'émotion qui est restée gravée ici ». Le théâtre est mort, vive le théâtre.

Si les portants de costumes réchappés miraculeusement sont l'objet d'une admiration médusée et morbide de nos touristes en goguette, la présence des fantômes qui ont foulé les planches pendant des siècles est palpable. La scène à peine éclairée vibre sous les décombres, prête à renaître de ses cendres à la moindre étincelle. Et puisqu'il s'agit avant tout d'une déclaration d'amour à l'art dramatique, c'est la servante (*ghost light* en anglais et en italien) qui va jouer les monsieur loyal, lien discret et fidèle qui unit dans son halo les acteurs, les souvenirs, les doutes, les joies et les échecs.

« La salle de répétition met à distance la réalité, les choses, les amours et répond au besoin obsédant de voir la réalité loin des faits, loin de la confusion des signes » prévient Daria Deflorian, nous sommes dans le théâtre du juste avant, dans le magma primordial, la soupe originelle, là où tous apprivoisent les mots qu'ils vont livrer et préparent leurs corps à l'exposition.

Pendant une heure trente pourtant, rien ne va se jouer devant un public, nous sommes dans les limbes, un espace transitoire quasi nu qui nettoie du passé et qui prépare au monde d'après. Entrer en scène, quitter la salle de répétitions pour faire face aux regards de l'audience, aux jugements et aux incompréhensions terrifient les acteurs autant que ça les dopent. Et c'est bien ce sentiment étrange d'aimer être en permanence sur une corde raide que les six acteurs en scène tentent de transmettre en se livrant à une introspection sensible, sincère et amusée.

Mais le rideau ne s'ouvrira pas, il s'impose comme une frontière protectrice entre les acteurs et le monde ; ils ont très envie de la traverser cette ligne de démarcation, de déplier les plis lourds de velours rouge, mais, submergés par l'enjeu, ils prient pour ne pas croiser les regards qu'ils devinent, ne pas interrompre les souffles et les murmures du public qui s'installe : « je suis terrorisé à l'idée que, si le rideau est un peu relevé et laisse passer la lumière sur le plateau, ils vont voir mes pieds. Et alors ils vont comprendre que j'ai peur, et que je suis là à les observer, à étudier l'ennemi ». *Theatron* vient d'un verbe grec qui signifie regarder, contempler, le théâtre est donc étymologiquement le lieu où l'on regarde, et ce, des deux côtés du rideau.

Comment les acteurs vont-ils entrer pour le temps d'une représentation dans la vie des spectateurs ? Comment cette convention intellectuelle du quatrième mur va-t-elle une fois encore s'incarner puis voler en éclat ? Comment créer ce soir encore une communauté de regards et de pensées au diapason ?

Pour faire spectacle, Daria Deflorian n'officie pas seule, elle est accompagnée de son fidèle binôme Antonio Tagliarini qui co-signe les spectacles de la compagnie et de quatre autres acteurs comme autant de doubles, de miroirs, de surfaces de projections.

Trois couples en scène donc, trois fois Daria et Antonio, jeunes, moins jeunes, plus jeunes du tout, qui se battent avec leurs espoirs, leurs craintes et toujours cette quête de sens : y-a-t-il encore des pas qui n'ont pas été dansés ? Y-a-t-il encore des mots qui n'ont pas été entendus ? Daria et Antonio sont les chefs d'orchestre de leurs spectacles, ils adaptent, ils écrivent, ils composent, ils mettent en scène. Il est évident que c'est l'écriture de leur spectacle qui permet cette fluidité dans le jeu, ce sont leurs phrases, leur intimité qu'ils portent à la scène et quand ils s'adressent au public, ce sont des amis qui se confient.

Cette proximité dans l'échange, cette désarmante simplicité bouleverse et laisse trace dans la mémoire des spectateurs, une rencontre fugace mais imprégnée. Le revers de la médaille s'éprouve dans la différence de jeu, inhérente au procédé, entre les deux auteurs et les quatre autres acteurs qui, bien qu'engagés dans un esprit de troupe, semblent inéluctablement plus extérieurs à ce qu'ils racontent.

Comme support à leur travail scénique, la compagnie a choisi cette fois-ci de s'appuyer sur le film de Fellini, *Ginger et Fred*, dont le titre du spectacle est une citation. Il ne faut pas s'attendre à une adaptation, non, la référence est ici comme une servante, une lumière qui luit quand tout le reste s'éteint. Une planche à laquelle on s'accroche pour ne pas se noyer. Car les souvenirs ont tendance à emporter les corps comme une houle mauvaise et voilà nos acteurs soumis à tous les vents, en proie aux regrets, aux petites humiliations, aux taches d'ego qui alourdissent le quotidien.

Or, l'acteur sur scène doit être parfaitement au présent, certes avec les sillons creusés par la vie mais dans une légèreté de l'instant qui lui permet de danser. Comment ces deux artistes sur le retour vont-ils trouver les ressources et l'appétit de danser à nouveau ? Federico Fellini avoue dans une interview : « Ce n'est pas le côté romantique et psychologique qui m'intéresse chez les deux ex-danseurs quand ils se retrouvent après toutes ces années. Je ne voulais pas en faire des personnages pathétiques, ni une histoire d'amour. Je voulais juste les regarder vivre comme ils sont avec leurs qualités, leurs défauts, leur vérité et leur ridicule. »

Ce n'est pas une adaptation du film de Fellini que nous voyons sur le plateau, les metteurs en scène ont cette même volonté de regarder des artistes dans leur vérité, sans chercher le sublime et en refusant tout spectaculaire. En tant que spectateurs, on peut se découvrir alors comme des entomologistes, observant ces humains se débattre dans leurs préoccupations quotidiennes, luttant pour leur survie tantôt en collectif, tantôt en solitaire.

Si dramaturgiquement la pièce patine parfois, c'est que rien n'est construit pour convaincre ou démontrer.

Nous pourrions alors essentialiser le théâtre de la compagnie Deflorian / Tagliarini par une frugalité visuelle que vient percuter un foisonnement du verbe et la primauté de l'intime. La logorrhée comme arme d'émotion massive. Dans une précédente pièce de la compagnie, *Quasi Niente*, présentée en France en 2018, c'était le film *Desert Rouge* de Michelangelo Antonioni qui était convoqué, une simple méridienne comme décor et l'état dépressif devenait alors le personnage principal. Les longs soliloques paraissaient se déverser sans fin, comme une bile qui doit sortir du corps au risque de tout brûler sur son passage. Les mots sont à la fois ce qui tue et ce qui sauve, ils devenaient sur scène cette matière acide qu'il faut apprendre à manier pour maintenir nos existences dans le corps social.

Dans cette dernière création, tout se concentre sur l'essentiel de leur métier, comme si après une vie passée à interpréter des rôles, à incarner des états d'âme, à dénoncer des injustices sociales (en 2015, *Ce ne andiamo per non darvi altre preoccupazioni* a montré comme personne au théâtre la détresse des personnes âgées en Grèce qui, pour ne pas peser économiquement sur leurs familles, choisissent le suicide), il fallait se recentrer sur le cœur (le chœur ?) de leur pratique artistique.

Pour ce faire, ils ne s'épargnent pas, aucune hagiographie même si le narcissisme les guette tous, mais un regard tendre et lucide sur ce qu'ils ont été. Un acteur quand il évoque sa vie scande le temps avec les spectacles dans lesquels il a joué. Il est modelé par les anecdotes de scènes, les artistes qu'il côtoie, les tournées, les soirs d'après spectacle, les triomphes et les échecs qui rappent.

C'est une vie de représentation et plus le temps passe, plus il est question d'accepter ce qui ne sera plus, les rôles que l'on ne peut plus jouer, ceux qu'on ne jouera jamais. Le renoncement pourrait être sordide, comme une plante asséchée que l'on oublie sur un rebord d'une fenêtre obscure mais les souvenirs qui éclosent sur scène ont cette faculté d'insuffler du rythme à nouveau et tout prend soudain une couleur éclatante.

Aux regrets, se superposent l'épaisseur d'une vie de rencontres, de chocs esthétiques (il sera beaucoup question de Pina Bausch) puis la douce certitude d'avoir simplement répondu à sa vocation. Si les mots en cascade ont été la marque de fabrique de la compagnie Deflorian / Tagliarini ces dernières années, ils sont aujourd'hui plus retenus au profit de corps qui s'épanouissent, de mouvements plus assumés. À l'instar de ce lapsus dans un dialogue inaugural qui fonctionne mieux en italien qu'en français : « Mais comment doit-on faire pour parler ensemble ? — Pour danser ? — Pour parler ! — Pardon j'avais compris danser — Non, j'ai dit parler. — Danser et parler pour moi c'est pareil. » Peut-être que ces logorrhées se sont muées en gestes, que le corps prend le relais, la danse devient alors plus juste que le discours pour dire le monde.

« Nous les artistes nous sommes au mieux comme des oiseaux empaillés, avec des plumes colorées à l'extérieur et de la paille à l'intérieur. » Et ils nous montrent tous ces artistes, les plumes et la paille, l'éclat et la tristesse, un grand déballage qui pourrait donner à certains une impression d'entre-soi – des acteurs qui parlent de théâtre –, si ce n'était cette faculté de Daria Deflorian à générer une empathie salvatrice avec le public.

Si dramaturgiquement la pièce patine parfois, c'est que rien n'est construit pour convaincre ou démontrer. C'est une mise à nu sans panache, dans la vérité des corps vieillissants, seules les histoires déjà vécues cent fois sont racontées, les souvenirs de chacun construisent un édifice branlant, de Pise à Babel, on ne sait de quel côté tout va s'effondrer. Pour paraphraser la célèbre maxime de Pina Bausch, danser semble être le dernier rempart, la dernière politesse.

Le pièce se termine comme une évidence par une litanie de saluts – dis-moi comment tu salues et je te dirai quel acteur tu es –, saluer c'est prendre congé et recevoir avec humilité, courbé vers le sol, les applaudissements du public, c'est signifier la fin de ce que l'on a commencé. Est-ce à dire qu'une page se tourne pour la compagnie ? On ne peut affirmer la fin d'un cycle de travail mais le coup d'arrêt de la pandémie a rassemblé les troupes au camp de base, et ce temps de veille contraint a favorisé les longues introspections, remises en question et vérités dévoilées : « je peux bien me raconter que je le fais pour faire plaisir à mes petits-enfants, pour l'attrait de la télévision, mais la vérité est que je suis là parce que j'avais envie de te revoir. »

Daria Deflorian et Antonio Tagliarini, *Nous aurons encore l'occasion de danser ensemble*, en représentation à l'Odéon (Ateliers Berthier) du 10 au 18 décembre dans le cadre du Festival d'automne.

Marie Sorbier, AOC, 10 décembre 2021